

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

MORT DE M. SAMUEL ROLLAND.

Cette nouvelle perte nous est annoncée par un ami résidant à la ville du Cap. Sa lettre porte la date du 1^{er} février et c'est le 18 janvier que M. Rolland est décédé. Tout à leur douleur et aux tristes devoirs qu'ils avaient à remplir, ses collègues n'avaient pas encore pu nous écrire. Le récit de ses derniers moments nous parviendra par la seconde malle de ce mois, mais trop tard pour que nous puissions l'insérer dans cette livraison. Nous avons, du reste, lieu de croire que notre vénérable frère se sera éteint tout doucement, sans pouvoir clore sa belle carrière par une de ces affirmations suprêmes de foi et de joie chrétienne que l'on aime tant à recueillir auprès d'un lit de mort. Dans notre premier numéro de cette année, parlant de la rapidité avec laquelle nos anciens missionnaires s'en allaient l'un après l'autre, nous disions de M. Rolland, qu'on ne pouvait plus le compter parmi les vivants. Atteint de l'une de ces maladies qui paralysent les organes de la pensée en même temps que ceux du corps, c'est à peine s'il avait conscience de ce qui se passait autour de lui ; sa vie ne se prolongeait qu'à force de ménagements et grâce aux soins les plus assidus.

Dans cet état de torpeur qui faisait un si douloureux

contraste avec son activité passée, il était plus que jamais l'objet de l'intérêt et de la vénération de ses frères. En contemplant ses traits fixes et sans expression, ils se rappelaient les longues fatigues et les cruelles épreuves qui avaient usé sa vigoureuse constitution. Ils le respectaient et le chérissaient d'autant plus qu'il était parmi eux le dernier représentant des pionniers qui leur avaient frayé la voie et dont les rudes travaux, les luttes dramatiques ne sont plus qu'un souvenir.

Heureusement que ce souvenir est un de ceux qui ne s'effacent pas. Pour ce qui concerne Samuel Rolland, en particulier, jamais nos Eglises n'oublieront l'intrépidité qu'il déploya parmi les Baharoutsis, au début de sa carrière, le soin qu'il prit, à Motito, de tribus démembrées et mourant de faim, ses prompts et grands succès à Béerséba, comme prédicateur, et comme fondateur d'écoles. Le Docteur Philip, qui avait beaucoup de perspicacité, le considérait comme un des missionnaires les plus complets. C'était un de ces hommes autour desquels les indigènes se groupent avec empressement et dont ils feraient volontiers leurs chefs. Plein de charité pour eux, se plaisant dans leur société, tout autant que s'il n'en eût jamais connu de plus agréable, sachant résister à leurs caprices et les dominer par la fermeté de son caractère, il leur inspirait une parfaite confiance. Ses aptitudes variées lui permettaient de leur rendre toutes sortes de services. Rien n'était curieux à voir comme la grande salle où il s'était emménagé, à Béerséba, et que ses collègues appelaient, un peu malicieusement, son sanctuaire et son atelier. Les murs en étaient tapissés de livres, mais, dans les coins de la chambre et sous les tablettes de la bibliothèque, c'était toute une exposition d'armes, d'instruments de musique, de ferrailles, d'outils pour tous les états, depuis celui d'horloger jusqu'à ceux de menuisier et d'horticulteur. Nous l'avons surpris, plus d'une fois, traçant sur une

pièce d'étoffe, devant un apprenti tailleur, les contours d'un pantalon ou d'une veste. Si quelque chose manquait à l'imprimerie de la mission, qui a été longtemps chez lui, en un tour de main, tout était réparé ou remplacé. Il faut avouer, pour être impartial, que dans ce genre d'occupations, il avait un peu le défaut de ses aptitudes, et que cédant trop facilement à la tentation de varier l'emploi de son adresse, il laissait plus d'un travail inachevé. Mais, même alors, on avait vu comment il avait commencé, de quelle manière il s'y était pris, et l'impulsion était donnée.

Autant cet inestimable missionnaire avait déployé d'activité extérieure dans la première période de son ministère, lorsqu'il s'agissait encore de rassembler des troupeaux, de bâtir des presbytères, des temples, des écoles, de former les indigènes au travail, autant il était devenu sédentaire depuis que sa prédication avait eu pour effet de l'entourer d'âmes repentantes. Nous croyons que ce changement d'habitudes, et, plus tard, l'incurable tristesse provenant de la perte de Béerséba, ont été les principales causes du mal qui l'a réduit à l'inaction avant l'heure du repos définitif. On peut dire de M. Rolland qu'il s'est occupé de son troupeau d'une manière excessive. Ce n'était pas un Moïse, et la communauté qui lui avait été confiée n'était nullement à comparer au peuple d'Israël, mais il a été victime d'une méthode semblable à celle que Jéthro sut à temps faire abandonner à son gendre. A partir de sept heures, moment où il admettait à son culte domestique tous les indigènes qui désiraient y prendre part, on le voyait incessamment occupé à donner des encouragements et des conseils aux membres de son Eglise, à instruire des catéchumènes, à décider des cas de discipline, à prévenir des différends, à régler des mariages.

Cette grande salle que nous décrivions tout à l'heure, ne désemplissait pas. Les Africains, dans les entretiens de

quelque importance, poussent la prolixité au delà de toute limite. Avant d'arriver au point capital, ils croient devoir épuiser tout ce qui peut lui servir d'encadrement. Si on les éperonne trop vivement, ils soupçonnent que l'on ne prend pas intérêt à leur affaire et souvent ils s'en vont sans s'être véritablement expliqués. Connaissant à fond leur tempérament et leurs idées à cet égard, M. Rolland poussait la condescendance plus loin qu'aucun de ses collègues ne l'a jamais fait. C'était par respect pour les âmes qui lui avaient été confiées. Dieu lui tiendra compte de ces fatigues, mais elles devaient inévitablement amener un épuisement prématuré.

Il apportait aussi le soin le plus scrupuleux à ses prédications et à ses cours de religion. Ses homélies étaient toujours substantielles et bien ordonnées ; les missionnaires, lorsqu'ils avaient le plaisir de les entendre, y trouvaient autant de profit que les indigènes. Sa méthode était essentiellement didactique. Il visait avant tout à bien *endoc-triner* ses gens ; ce mot lui était cher. Ce n'est pas lui qui eût compris la morale séparée du dogme. Un peu lent dans l'exposition du sujet, il ne tardait pas à s'échauffer, il devenait pressant, persuasif et finissait par produire sur ses auditeurs un puissant effet. Son éloquence avait le plus souvent une saveur locale qui n'eût pas été du goût de tout le monde en Europe, mais elle n'en était que plus fructueuse. C'est ainsi, qu'un jour où il prêchait sur la résurrection, voyant dans l'assemblée d'anciens cannibales, il les bouleversa, et leur fit répandre des larmes de repentance par cette apostrophe : « Et d'où viendront les morts qui ont été tués et dévorés par leurs semblables?.. Malheureux ! Dieu les fera sortir de vos entrailles ! »

M. Rolland n'entendait pas que les devoirs du pastorat, tels qu'il les avait compris et qu'il les pratiquait, lui ravissent le privilège de servir le Seigneur de sa plume. L'ami qui, d'un cœur ému, consacre ces lignes à sa mé-

moire, l'a eu pour collaborateur dans la traduction du Nouveau Testament. Dans cette œuvre à deux, le cher défunt s'était plus particulièrement assigné la tâche de reproduire les Évangiles selon saint Luc et saint Jean, le livre des Actes et l'Apocalypse. Oh ! les délicieux moments passés ensemble, à revoir, à critiquer, à définitivement adopter les résultats de ces premiers efforts pour mettre sous les yeux des Bassoutos la Parole écrite de leur Sauveur. Oh ! les admirables trouvailles ! les tressaillements de joie à la rencontre inespérée du mot propre pour exprimer une pensée céleste, destinée à éclairer et régénérer des âmes ! C'est là que le plus jeune des deux traducteurs admirait en son aîné ce sens si vif des choses divines, que les hommes du premier réveil avaient acquis en cherchant toute leur théologie dans les saintes Écritures !

Calme et positif dans la pratique, fort en garde contre tout espèce de mysticisme, Rolland avait cependant au fond de son âme, l'enthousiasme de la foi et de l'amour chrétien. Les Bassoutos lui doivent plusieurs de leurs cantiques les plus beaux et les plus populaires. Entre tous les missionnaires, c'est lui qui a le plus contribué à éveiller le sens musical chez les indigènes, à compléter leur gamme en leur faisant saisir les demi-tons auxquels ils étaient insensibles, à leur apprendre les règles de l'harmonie, à faire d'eux, en un mot, non pas seulement des chanteurs supportables, mais des chanteurs que l'on n'entend jamais sans plaisir et sans émotion.

C'est à Pierre-Fontaine, près de Blamont, dans le Doubs, que Samuel Rolland était né. C'est en aidant de ses bras le fondateur de l'Institut de Glay, tout en profitant de ses leçons, qu'il avait appris à connaître et à aimer Jésus-Christ. Il avait eu pour émule et pour confident dans ses premières luttes spirituelles, l'inestimable Vernier, dont les succès dans la Drôme devaient égaler les siens en Afrique. Le voisinage de la Suisse lui avait permis de se lier avec la

plupart des hommes éminents qui, de Genève, sont venus rallumer le flambeau de l'Évangile dans un si grand nombre de nos Églises. Sa piété était de la même trempe que la leur ; comme eux, il n'a jamais voulu savoir autre chose que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. Si, dans les régions célestes, les rachetés aiment à se grouper suivant les affinités qui régnaient entre eux ici-bas, c'est auprès des Neff, des Porchat, des Jacquet, des Vernier, que l'âme de Rolland s'est envolée.

Ses travaux sont finis, sa foi s'est changée en vue, il a retrouvé dans le ciel un grand nombre de ses enfants spirituels qui l'y avaient précédé. La Société des missions, au milieu de son deuil, doit savoir se réjouir et rendre grâces d'avoir eu, pendant plus de quarante ans, un tel ouvrier dans le monde païen. Il nous reste encore un devoir à remplir envers lui : c'est de soutenir par nos prières et d'entourer de nos soins la compagne dévouée qui a partagé tous ses travaux et qu'il a laissée dans la désolation. N'oublions pas non plus les enfants qui le pleurent.



LETTRE DE M. ELLENBERGER, MISSIONNAIRE A MASSITISSI.

Deuils de l'Église. — Tournées de prédication dans les montagnes. — Etat de l'œuvre à Béthesda.

25 octobre 1872.

« Je regretterais vivement que vous et les lecteurs du *Journal des Missions* pussiez croire que c'est par manque de respect pour le Comité, et d'affection pour les Églises, que je néglige le devoir de les entretenir de l'œuvre que nous poursuivons jusque dans les coins les plus reculés de nos montagnes. Nos occupations sont si nombreuses que nous ne trouvons pas même un moment pour lire les bons livres